

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 15

Artikel: La lessive : vieux conte genevois : fin
Autor: Mülhauser, M.-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IV

Lorsque le dimanche un zélé pasteur
Menace et gémit du haut de sa chaire,
Disant que chaque homme est un grand pécheur
Et que de prier, c'est la grande affaire,
Beaucoup de Vaudois disent en sortant :
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

V

Avant de voter d'importantes lois
Et de pénétrer dans l'austère enceinte,
Avant de livrer d'éloquents tournois,
Avant de vouloir supprimer l'absinthe,
Nos bons députés disent, indulgents :
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

VI

Seuls, les amoureux qui, l'espoir au cœur,
Marchent dans un rêve et vivent d'eau fraîche,
Ne répètent point ce refrain vainqueur :
De beaucoup s'aimer, chacun se dépêche.
Dans deux jolis yeux on voit le printemps,
Et de prendre un verre, on n'a pas le temps!

GEORGES RIGASSI.

Côté des hommes.

Dans notre numéro du 30 mars, nous avons
donné l'horoscope des dames nées en avril.
Voici maintenant celui des messieurs :

« Ceux qui naissent en avril sous le signe du
» *taureau*, ont le front grand et large, le visage
» long, d'une inclination efféminée, l'esprit fin
» et l'humeur mélancolique ; ils sont d'un tem-
» pérament sanguin, luxurieux, aimant la bonne
» chère et l'amour, mais généreux et bienfai-
» sants. »

Collaboration. — On demande à l'un des deux
auteurs d'un livre qui n'a pas réussi quelle a été
la part de collaboration de chacun.

— Eh bien, moi j'ai été le collabo et lui le
rateur.

Galanterie. — Quelle différence y a-t-il entre
moi et une pendule ? demandait une dame à un
vieux monsieur.

— La pendule marque les heures et vous,
belle dame, les faites oublier.

Ingratitude. — Comment, docteur, vous me
comptez cinq francs la visite ?

— Mais, madame, c'est le prix que je demande
à tout le monde.

— Oui, mais je me permettrai de vous faire
observer que c'est moi qui ai apporté le typhus
dans le quartier. Et il y en eut, des malades !

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

LA LESSIVE

Vieux conte genevois par M.-A. Mülhauser

FIN

Aussi j'attends ; mais quand tout le bagage,
Rangé, compté, divisé par paquet,
Est par chacun, en raison du partage,
Mignardement placé dans le buffet,
Alors je vis, je respire à mon aise ;
Tout est en place, et bien dans ma maison ;
Je ne crains plus que mon propos déplaie,
Je peux parler, et peux voir raison,
Même, oh bonheur ! causant avec ma femme !
Elle est tout autre, et j'en suis enchanté.
Convenons-en, il faut une grande âme
Pour abdiquer ainsi la royauté !
Grâce à ses soins, au sein de mon domaine,
Je vois briller l'ordre et la propreté ;
Durant le trouble, arbitre et souveraine,
Fatigue, ennuis, elle a tout supporté ;
Et quand la paix est le fruit de sa peine
Elle me livre alors l'autorité !
Ah ! qu'il faut bien avoir de belles âmes
Pour concevoir une telle action !

Education moderne.

POPOL est rentré de l'école avec un « bleu » au
front. A la récréation, il a voulu défendre
un de ses camarades, timide et de nature
débile, contre les brutalités d'un autre camarade
qui ne prend plaisir qu'à expérimenter sur les
faibles la force extraordinaire de ses biceps.

— Alors, Popol, qu'est-ce que cela signifie,
demande le père ; tu as fait encore quelque
gaminerie ? Tu es tombé ?

Popol, tremblant sous le regard sévère de
l'auteur de ses jours, n'ose lever les yeux et, à
demi-voix : « Non, papa, je ne suis pas tombé...
je me suis... battu... »

— Tu t'es battu ! J'aime mieux ça. Et pour-
quoi t'es-tu battu ?

Popol raconte la scène.

— Petit imbécile ! Qu'avais-tu besoin de te
mêler de ça. Est-on bête à ce point que de se
battre pour les autres. Ça ne se fait plus ; au-
jourd'hui, chacun pour soi. Que lui dois-tu
donc, à cette mazette d'Henri ? Que peut-il, en
revanche, pour toi, faible, débile comme il
l'est ? Qu'il se défende lui-même. S'il gagne,
tant mieux ; s'il perd, tant pis...

— Mais, mon ami, intervient la maman, il me
semble...

— Ah ! ma chère, je t'en prie... D'abord les
dames ne comprennent rien à cela. Tous ces
beaux sentiments, ces dévouements, ces inter-
ventions généreuses, c'est de l'histoire ancienne.
On ne gagne pas son pain à ce jeu-là, de nos
jours. L'avenir est aux forts en bras et aux
habiles ; et c'est à son seul profit qu'on doit dé-
penser sa force et son habileté. Il ne faut plus
se laisser faire ; il faut répondre du tac au tac.
Hardi ! pan !... pan !... Quand on est deux en
présence, dans une affaire, il faut ou chercher à
terrasser son concurrent ou s'associer avec lui
pour en rouler un troisième ; quitte, le coup
fait, à rouler le second, afin d'éviter le partage.

— Eh bien, mon ami, c'est charmant, mes
félicitations, les scrupules ne t'étouffent pas,
au moins, reprend la maman, ébahie et scanda-
lisée. Que voilà de jolis principes à inculquer à
Popol !

— Je veux son bien, à Popol, moi. Je ne veux
pas qu'il soit une de ces poules mouillées, un de
ces rêveurs de clair de lune, se nourrissant
de belles pensées et de généreuses intentions.
Il ira loin avec tout ce fatras ! Je te l'ai dit, la
page est tournée ; nous en sommes à un autre
chapitre, à présent.

— Au chapitre des coups de poing...

Usurpateurs, apprenez de nos femmes
Ce qu'on doit faire après un remolion !

Et toi, voisin, qui maudis la lessive
Comme une époque où l'on est étrillé,
Pense au plaisir, quand le dimanche arrive,
De te montrer si bien requinquiller.
Choyé, gâté, tu vois tout prêt d'avance :
Lorsque tu veux être sur ton trente-un,
Ta femme est là comme une providence
A qui nul soin ne peut être importun.
Heureux celui qui par bonne fortune
Fait la lessive au plus trois fois par an !
En faire deux est un bien joli plan !
Trop fortuné qui peut... n'en faire qu'une.

Titromanie. — Un petit crevé qui n'a aucun
titre à l'attention publique ne peut s'en conso-
ler. Il s'est fait faire des cartes de visite ainsi :

Anatole X...

Membre du « Suffrage universel ».

Ah !... bon... bon... — Une maman conduit sa
fille chez un médecin spécialiste pour les mala-
dies d'oreilles.

— De quelle oreille est-elle sourde ? demande
le praticien.

— Principalement des deux, monsieur le doc-
teur.

— Parfaitement, au chapitre des coups de
poing. Il n'y a que cela qui compte, à présent.
L'amour du prochain, la solidarité humaine,
tout ça c'est bon pour les pasteurs et les orateurs
de cantine ; ça entre par une oreille et ça sort
par l'autre, ces beaux discours. Et les scrupules !
Voilà encore qui vous fait de belles jambes ! Ce
que vous hésitez à entreprendre, par scrupule,
un autre le tente, y gagne quelques beaux billets
de mille, et vous traite d'imbécile parce que
vous vous êtes laissé souffler l'affaire. Et tout le
monde fait chorus. Sans compter que c'est à
ceux-là, aux habiles et aux forts, que vont les
plus grands coups de chapeau, que la considéra-
tion publique fait sa cour. Voilà ! Ma chère, mal-
gré tout ce que tu diras, c'est comme cela au-
jourd'hui et pas autrement. Il faut marcher avec
son temps !

*

Eh bien, Popol, mon petit ami, le voilà fixé.
Qu'importe, si tu as zéro de français, d'histoire,
de géographie, d'arithmétique, même — car,
pour dépouiller son prochain, il n'est pas besoin
de savoir aussi bien compter que pour écono-
miser — pourvu que tu aies dix de boxe et que
tu connaisses tous les secrets du ju-jitsu.

Et puis, laisse-moi donc la lecture de ces
belles épopées du temps jadis, dont ton grand-
papa, jeune de cœur malgré ses quatre-vingts
ans, la larme à l'œil, tout vibrant d'un noble
enthousiasme, te faisait le récit enchanteur, en
te sautant sur ses genoux. Tout ça, c'est du
temps perdu ; et le temps c'est de l'argent, au-
jourd'hui plus que jamais. Lis plutôt ces terri-
fiantes histoires d'apaches ; initie-toi aux combi-
naisons redoutables des « trusts », où l'on voit
quelques privilégiés de la fortune jongler avec
les millions et les milliards, trafiquer à leur
seul profit du bien de tous, à l'ombre protec-
trice des lois. Ou bien encore, délecte-toi à la
lecture de ces grands scandales sensationnels,
qui étalent au soleil, avec force détails, toutes
les turpitudes et toutes les hontes de ce monde,
et dont les tristes héros disputent aux bienfai-
teurs de l'humanité les palmes de la popularité
et de la gloire. Les colonnes des journeux sont
débordantes de ces récits-là ; ce n'est pas cher ;
pour cinq centimes, tu en auras ton soûl. Et
voilà ce qu'il importe de savoir pour être un
homme.

Si tu veux réussir dans la vie, ne l'oublie pas,
mon petit Popol, laisse les autres se débrouiller
tout seuls et, pour ce qui te concerne, tu sais,
pas de quartier, hardi !... pan !... pan ! J. M.

Vie mémorable et mort funeste
de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

I

UN MAUVAIS MÉNAGE.

NON loin des murs de Grandson ; célèbres par
la victoire que les Suisses remportèrent sur
le superbe Charles de Bourgogne, on découvrit
au bord opposé du lac, les tours du château d'Estavayer,
qui se refléchissent dans l'onde, avec les ar-
bres qui les environnent. Ce séjour fut, vers le mi-
lieu du quatorzième siècle, celui d'un tyran et d'une
victime. C'est là que le farouche Gérard², et à sa
triste compagne, la belle et trop sensible Catherine,
trainèrent des jours voués au malheur.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

² Gérard, sire d'Estavayer, mari de Catherine de Belp. Il
habitoit le château d'Estavayer, comme châtelain pour le
comte de Romont, prince de la maison de Savoie. Mais la
demeure ordinaire des seigneurs d'Estavayer étoit à Moudon,
où elle se voit encore à droite en sortant de la ville,
par la porte de Genève, dans une position isolée et riante
qui tient à une sorte de Fauxbourg. L'écusson armorié de
cette famille s'y voit encore sculpté sur les murs, ou peint
dans la boiserie des plafonds. (?) Le dernier rejeton de
cette maison, dans le canton de Berne, étoit une femme,
qui fut mariée à M. Bergier, seigneur de Forel.